

Le champ de bataille, la nuit

Autor(en): [s.n.]

Objektyp: **Article**

Zeitschrift: **La Croix-Rouge suisse : revue mensuelle des Samaritains suisses : soins des malades et hygiène populaire**

Band (Jahr): **27 (1919)**

Heft 3

PDF erstellt am: **22.07.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-682473>

Nutzungsbedingungen

Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.

la préparation à la défense intérieure du pays contre les ennemis de l'ordre et de la démocratie.... Mais il doit remplir ce rôle éventuel en étant *utile immédiatement* pour l'homme et pour le pays ».

Et dans cette armée, quel rôle spécial et pour ainsi dire nouveau, le D^r Jeanneret attribue-t-il au médecin ?

« L'officier médecin doit avant tout rester médecin, avant que militaire. Il doit être l'ami et le défenseur attitré du soldat. En entrant à l'infirmerie, il faut que le soldat sente que l'atmosphère a changé, qu'il rencontre un médecin et non un officier; que ce médecin l'accueille avec bienveillance, comme un malade...

« Le médecin militaire doit être aussi l'ami et le défenseur de la santé du soldat, en dehors de son infirmerie. Il veille à l'hygiène du stationnement, de l'alimentation, etc., domaine dans lequel des remarquables progrès ont été faits dans notre armée depuis 1914; mais il doit aussi s'occuper de l'homme au point de vue de son travail, s'opposer aux fatigues excessives et inutiles, aux efforts anti-physiologiques et dangereux, dût-il même parfois contrecarrer quelque officier de troupe. Pour cela il faut qu'il ait un grade rapidement égal au moins à celui des chefs de compagnie.

« Le médecin, avons-nous dit, *devrait participer plus activement à l'éducation physique de l'homme*. Dans notre dernier voyage en France (septembre 1918), nous avons admiré profondément les efforts que font dans ce sens les médecins américains, qui n'ont rien de la morgue et de l'allure militaire de nos médecins suisses.

« La tâche véritable du médecin est en un mot de consacrer toutes ses forces à l'amélioration de la santé du soldat, et pour cela il faut qu'il lutte avec énergie contre les maladies vénériennes; mais là, et là surtout, il faut encore qu'il soit un *officier autrement que les autres* s'il veut que son autorité l'emporte.

« Le mot d'ordre jusqu'à aujourd'hui: « Un officier comme les autres. » Le mot d'ordre de demain: « Un officier autrement que les autres. » Une situation à part, une indépendance et une autorité plus grandes, une dépendance moins étroite de ses supérieurs tactiques, un appui plus ferme de ses supérieurs techniques. »

Après avoir défini en quelques lignes de quelle manière on arriverait en Suisse à former des médecins militaires selon son désir, l'auteur ajoute en manière de conclusion:

« Il y a, dans l'armée nouvelle, une belle tâche pour nous autres médecins; cherchons à nous en rendre dignes! »

Le champ de bataille, la nuit

Madame Noëlle Roger écrit dans le *Journal de Genève*:

La route, défoncée par les trous d'obus, sombrant dans des nappes d'eau, s'en va droite et coupe les champs. Cette route défigurée est le seul vestige humain au milieu d'un paysage si chaotique que l'imagination, à travers tous les récits de guerre, n'en avait su évoquer d'approchant.

Où sommes-nous? A quelle époque de l'histoire terrestre? Ces étendues convulsionnées furent-elles, un jour, des champs? Sur tout l'espace que limitent ces collines lointaines, on dirait une houle, des flots en colère, fixés soudain, et devenus rigides. Et ces débris qui les jonchent, ce pêle-mêle affreux de la bataille, rails tordus et amoncelés, caissons chavirés dans la

boue, casques jonchant le sol, de quels choes inouïs ont-ils été les témoins? De quelles épouvantes et de quelles affrès? Ce furent des arbres, ces noirs squelettes, à demi rompus, si tragiques sur le ciel du crépuscule? La plaine est déserte. Les tranchées pleines d'eau n'abritent plus un soldat; les seuls êtres vivants sont ces vols de corbeaux si lourds, si lents, qui se posent et s'attardent. Les petites croix se dressent, ici, là, sans ordre, selon les caprices du hasard funèbre.... comme il y en a!

La carte affirme que nous traversons un village. Où est-il ce village? Ces tas de pierre qui semblent avoir coulé les uns sur les autres? Voici l'emplacement, sans doute. Ailleurs il n'y a pas de pierres, rien que de la boue liquide, gluante, plus perfide que l'eau.

Depuis que nous avons quitté Roye, il n'y avait vraiment que la route qui gardât une figure reconnaissable. Et voici qu'elle trahit à son tour. Elle disparaît sous l'inondation de la boue qui dissimule les entonnoirs des obus. Et la première auto est saisie par ces ondes visqueuses. En vain le moteur s'entête, halète, s'efforce.

Le ciel bas s'alourdit. La nuit semble monter de la plaine. Et ce bruit du moteur qui s'acharne est le seul bruit au milieu de cet extraordinaire silence.

Le moteur s'est tu, découragé. Et le silence retombe: pas un cri d'oiseau, pas un appel nocturne, aucune rumeur de vie, si ténue fût-elle. Les détails s'effacent. On ne voit plus que les arbres mutilés et les croix dessinant leur forme noire sur l'horizon lentement rapproché. On ne distingue plus que la jouchée d'explosifs au bord du fossé transformé en tranchée.

Une lanterne s'agite au loin. Un des chauffeurs envoyé à Lassigny pour chercher du secours, revient péniblement, enfonçant, à chaque pas, dans le borbier.

Lassigny? Il n'y a plus rien, des pierres écroulées. Pas un être vivant.

La nuit. Le vent siffle. Les rafales se déchainent au large de l'étendue rasée. Parfois des étoiles apparaissent. Un quartier de lune trouble fait paraître plus noire l'ouverture des tranchées, à droite, à gauche, qui poursuivent dans les ténèbres leurs interminables zigzags. Quand nous disions « les tranchées », nous représentions-nous ces pauvres couloirs pleins d'eau, où le vent s'engouffre, et si étroits dans la boue grasse, si exposés au milieu de la plaine fouillée par les obus. Fouillée, crevée, les trous se touchant, et parfois les tranchées éventrées, et l'on pense: Et les hommes au milieu de ce labourage infernal, de cet éclatement continu des arbres, de la terre, des maisons? Les hommes qui enduraient cela.... Les hommes.... Les petites croix ont maintenant sombré dans l'obscurité. Mais nous les savons là, ici, de toutes parts. Ce désert est peuplé de morts.

Avions-nous jamais pensé qu'une nuit fût si longue, lorsqu'on est reeroquevillé et transi, et qu'en regardant l'heure à la brève lueur d'une lanterne de poche, on croit que la montre est arrêtée? Ah! ces nuits de quatre hivers de guerre, comme elles pèsent lourdes autour de nous! Les souffrances de ceux qui ont vécu là, cheminant dans cette bourbe, s'égarant au milieu de ce chaos, souffrances obscures de chaque minute, où l'eau, la boue, les ténèbres conspiraient avec le canon, deviennent proches et concrètes, elles habitent ces solitudes. Chaque détail de ce paysage nous les a racontées, et maintenant que le paysage est invisible, elles s'animent et nous obsèdent, comme des voix douloureuses que nous surprenons à travers ce silence infini.

Dans une heure il fera jour. La nuit est épaisse et plus froide encore. Il n'y a plus d'étoiles. Les ténèbres de la terre

ont envahi le ciel. C'est très court, une heure. Et c'est aussi une éternité. Avec quelle anxiété l'on guette ce reflet verdâtre qui paraît sur l'horizon. Est-ce l'aube, cette lueur triste, hésitante, et semblant sur le point de s'éteindre? D'autres yeux l'ont attendue de cette même place alors qu'elle devait être le signal d'une attaque, et ils ont emporté du monde une dernière image, identique à celle que nous contemplons, une bande de ciel étroite et verte, écrasée entre l'obscurité des nuées et l'obscurité de la terre et sur laquelle s'inscrivaient ces trois arbres aux branches rompues et ces croix.

Les nuées sont aussi noires, aussi lourdes. Il pleut. Cependant l'étendue s'éclaire d'une lumière qui vient on ne sait d'où. L'un après l'autre reparassent tous les éléments de ce paysage torturé, le dédale des tranchées, les végétations de fils de fer, et ce casque d'Allemand, enfoncé dans la boue et que nous n'avons pas osé retourner. Une butte régulière surgit, très proche: un nid de mitrailleuses, troué d'abris bétonnés. Là-bas, entre les troncs brisés, ces murs informes que nous n'avons pas distingués hier au crépuscule, c'est Lassigny. Les vols de corbeaux sont déjà là, seul mouvement sur l'étendue.

Dans la lumière matinale, le champ de bataille est plus morne encore, plus vaste. On saisit mieux l'effort surhumain qui s'est acharné si longtemps en ces lieux mêmes, appelés le « charnier de Roye ». On saisit sans cesse des détails nouveaux: ces souliers, ces fusils, ces gourdes, ces sacs et ces musettes, ces courroies hachées, toutes ces choses abandonnées dans une minute d'horreur ou d'agonie, et qui semblent encore des témoins vivants; ces capotes vertes, flasques, allongées comme des cadavres autour de cette cavité ronde, envahie par l'eau, tout près de ces caisses de grenades éparpillées..... ici une jambe

de cheval, et partout des amoncellements de débris, morceaux de fer tordus, rouleaux de fils de cuivre, pièces de mitrailleuses, cartouches, chevaux de frise renversés, au milieu de cette incroyable jonchée d'obus intacts.

Parmi toutes ces dépouilles, les chauffeurs n'ont pas été longs à trouver des pelles, des pioches, des planches. Au bout de trois heures de travail, une auto est libérée, la seconde s'enlise à son tour. Il faut recommencer.

Par des routes qui nous ramenaient en arrière, également trouées et bourbeuses, nous avons gagné Lassigny. La campagne convulsée se développait toujours. Nous avons passé par d'autres villages dont rien ne restait qu'un nom peint en noir sur une planche. Et l'on aurait dit une stèle sur le tombeau du village, cette planche et ce nom qui, seuls, avertissent que ce tas de pierrailles fut un être animé.

Lassigny! Comment avons-nous pu nous imaginer une minute qu'à Lassigny nous trouverions du secours? Des pans de murailles à demi effondrés se suivent, bordant la route, et c'est tout. Nous ne retrouvons même pas l'église. Les maisons sont fondues, comme disait le vieux paysan de Ribécourt. Les jardins, obstrués d'amas confus, défoncés par les tranchées, ont pour hôtes des croix de bois: noms français, noms allemands... Les ruines laissent tomber leurs pierres et leurs gravats. Sur le seuil d'une porte, dont l'encadrement tient encore, demeure une caisse de grenades non explosées. Et voici des baraquements camouflés et à demi détruits, un poste de secours sans doute. Une civière gît à côté d'un trou d'obus. Et parmi les restes d'une cuisine roulante, des marmites sont dispersées.

La route continue et les figures tragiques se succèdent: Dives avec un squelette d'église, quelques pierres encore dressées, l'arc

sculpté d'une porte; Cuy, dont on distingue à peine l'emplacement, Suzoy, pauvres demeures versées sur le sol, et tant d'autres! Ici, un village qui a gardé ses murs debout sous les toits à jour; là, un cimetière bouleversé, dont les pierres tombales ont changé de place, sont posées de travers, à côté des tombes ouvertes....

Des paysans passent lentement. Le long de la voie douloureuse qui les ramène à ce qui fut leur village, leurs yeux se posent sur ces images d'épouvante et de désolation. Et le sentiment de l'irréparable obsède leur pensée. Dans ce cadre de surhumaine souffrance revient s'installer une autre souffrance.

La Pouponnière de Paudex sur Lausanne

Il y a deux ans à peine, Sœur Henriette Bersot, membre de la section de Neuchâtel de l'Alliance suisse des gardes-malades, émue par le sort des bébés dont les mères ne peuvent s'occuper, installait modestement une Pouponnière à Lutry.

Malgré des ressources restreintes, cette œuvre philanthropique au premier chef, prit rapidement une envergure telle que Sœur Henriette devait transporter ses enfants dans une maison plus spacieuse, à Paudex.

Un comité s'est constitué pour donner son appui moral et matériel à la Pouponnière; son bureau est composé de Mesdames A. Boucher, à Prilly, Chavannes-Hay, F. Depierraz et B. Ramuz, à Lausanne. C'est ce comité qui adresse à tous ceux qu'intéresse l'enfance malheureuse l'*Appel* qu'on va lire:

« Nous venons faire appel à votre générosité. Nous demandons de l'argent et nous nous permettons de le dire bien franchement, sans fausse honte, sans nous lasser. Car il s'agit d'une œuvre de toute utilité, d'une œuvre qui accepte tous les poupons, sans distinction de nationalité ou de religion, d'une œuvre qui a déjà prouvé sa nécessité et sa vitalité. Oeuvre en faveur des petits, des petits qui n'ont pas, des petits abandonnés par leurs parents, ou dont ceux-ci n'ont pas les moyens

suffisants pour les nourrir, pour les élever.

Il ne sera pas dit que l'on aura trouvé des milliards pour enlever la vie à des hommes dans la force de l'âge, et que l'on n'arriverait pas à réunir quelques mille, quelques dizaines de mille francs, pour sauver de la mort ou de la maladie quelques dizaines, quelques centaines d'enfants, qui veulent vivre, qu'il faut faire vivre!

C'est pour eux que nous demandons de l'argent. La Pouponnière en a besoin. Il lui en faut déjà pour assurer la nourriture et l'entretien des 36 poupons qu'elle a recueillis, qu'elle abrite déjà. Il lui faut encore de l'argent pour en admettre de nouveaux. L'hiver est là. Il sera dur pour le pauvre, pour le tout petit, car le lait est cher, il est rare. Et la Pouponnière, pour remplir pleinement son but, doit pouvoir admettre des enfants sans parents, ou dont ceux-ci ne peuvent pas payer la totalité de la pension. Les comptes soldent par un déficit.

Il y a là une tâche urgente; une tâche passionnante. Que ne ferait-on pas pour de petits enfants qui viennent d'entrer dans la vie, et qui n'ont même pas le nécessaire?

Trente-six poupons sont là! On nous en apporte tous les jours.